

**CHRISTIAN MIQUEL**

**LE PAYS DES VOITURES GRISES**

(ESSAI SUR LA PENSÉE GRISE

ET SUR L'ART DU COMPROMIS EN FRANCE)

**LE PAYS DES VOITURES GRISES**  
(ESSAI SUR LA PENSEE GRISE EN FRANCE)

**EXTERIEUR, 1 : VOITURES ET VILLES GRISES**

Cela avait commencé comme un jeu d'enfant.

« Dis papa quelle couleur puis-je choisir ? »

« Je ne sais pas. Tu m'ennuies, tu vois bien que je conduis ! Joues plutôt avec ton frère. »

John, notre aîné qui venait d'avoir dix neuf ans, avait choisi les voitures blanches car il avait remarqué lors de notre voyage en Europe du sud que la majorité des carrosseries était de cette couleur, probablement pour éviter la chaleur. Ne dit-on par que les étoffes blanches dont se revêtent les hindous et d'autres peuples du désert constituent une protection parfaite contre la chaleur ?

Peter, le cadet de 16 ans, avait choisi les voitures rouges, se laissant séduire par cette teinte vive qui lui rappelait probablement ses jeux d'enfant. Il ne savait pas qu'il s'agit d'une couleur très peu employée dans l'industrie automobile française, réservée, avec le bleu marine, aux véhicules les moins chers, d'entrée de gamme comme disent les constructeurs.

Très vite, le décompte s'arrêta : j'avais beau doubler des voitures en me mettant sur la file de gauche, nous ne dépassions que rarement un véhicule de la couleur adéquate. De guerre lasse, ils recommencèrent à se chamailler entre eux, ma femme Clara ayant tout le mal du monde pour ramener l'ordre et les faire taire.

Heureusement, le plus jeune, Peter, avait profité du temps mort pour exercer son attention. Il relança le jeu en déclarant que désormais il allait compter les voitures grises. Son frère choisit les voitures noires. Ce fut comme s'ils avaient tous deux trouvé le sésame permettant d'entrer dans la caverne d'Ali baba.

-« Une voiture grise ! Encore une ! Une autre ! » ..

-« Et moi, voilà une noire ! »

-« Encore une grise ! »

Ces dernières étaient de toute évidence les plus nombreuses, même si les voitures noires se défendaient pas mal.

Le jeu innocent de mes enfants fut le premier signe révélateur. Je m'amusais intérieurement en me disant que plus je me dirigeais vers Paris, plus les voitures perdaient de leurs couleurs. En ce bon pays de France, lieu de nos vacances, la majorité des voitures semblait déteindre, pour ne plus laisser place qu'à des carrosseries grises.

Oh, certes, pas n'importe quel gris! Je m'aperçus en écoutant les enfants se disputer pour savoir si telle ou telle teinte pouvait être subsumée sous cette catégorie, qu'il en existait toute une palette extrêmement variée : gris métallisé de voiture ministérielle, gris bleuté d'une mer par mauvais temps, gris sable évoquant un désert rocailleux et stérile, gris anthracite soulignant l'importance statutaire de son propriétaire, gris vert assombrissant les teintes d'une herbe gorgée de pluie, sans parler du gris or que n'aurait pas désavoué un banquier, du gris saumoné et argenté des rivières, du gris prune épiscopal, du gris jaune pisseux, du gris marron terreux ne me donnant pas envie de connaître un propriétaire forcément louche pour avoir choisi une telle couleur, tout comme pour le gris blanc, à la limite de l'évocation de la saleté.

Je m'amusais intérieurement de cette constatation : la couleur grise semble utilisée en France pour atténuer l'impact et la pureté des autres couleurs, comme si les automobilistes ne souhaitaient pas voir de couleur pure et vive, ressentant le besoin de les mélanger jusqu'à ce qu'elles se fondent dans une grisaille homogène.

Certes, si vous êtes minimalement riche, vous pouvez, moyennant un petit supplément, y rajouter une couche métallisée, de façon à y ajouter un signe de distinction supplémentaire vous permettant de briller et de vous mettre discrètement en valeur. Vous entrerez alors dans le club sélect des « possesseurs de voiture argentée » . Leurs membres, selon une étude fort sérieuse réalisée en Nouvelle Zélande, disposent de voitures à la fois plus chères que la moyenne, et bizarrement moins sujet à accident, comme si le reflet qu'elles émettaient sur la route, les protégeait magiquement. Si, en Nouvelle Zélande, les voitures argentées n'arrivent qu'en quatrième position, en France, les voitures grises représentent, de loin, la catégorie la plus répandue.

Comment expliquer qu'un peuple ait ainsi besoin de se retrouver dans cette couleur qui n'en est pas vraiment une ? Depuis longtemps, les autres pays s'étaient mis à la couleur, les italiens avec leurs premières Ferrari rouges, les américains avec leurs Cadillac tantôt rose bonbon, tantôt vert pistache. Elles continuaient à être souvent parées de couleurs vives, symboles de joie et de dynamisme.

Je me rappelais avoir lu l'interview d'une sommité quelconque, venue inaugurer le soixante dixième salon de l'automobile à Genève. Il y expliquait, un peu pompeusement, que les couleurs des carrosseries possédaient une symbolique cachée, renseignant sur la psychologie inconsciente des acheteurs : les voitures rouges étaient celles des passionnés n'hésitant pas à enfreindre les limitations de vitesse, le jaune attirait les optimistes ; les blanches étaient souvent élues par des femmes y retrouvant des valeurs virginales et familiales, les jeunes préférant souvent le vert couleur d'espoir. Les voitures bleues reflétaient des personnalités sobres mais cachant une volonté de puissance tenace, le marron moutarde traduisant une volonté revendiquée de mauvais goût et de mise à distance de

l'objet, souvent au second degré. D'après cette sommité de l'industrie automobile, le marché n'en était qu'au début de l'explosion des couleurs, chacun à l'avenir étant appelé à mieux s'affirmer par un choix de coloris personnalisable à volonté.

Certes, mais qu'en est-il d'un pays où l'immense majorité des voitures est grise, et les couleurs censées exprimer la psychologie de leur propriétaire, jamais franches ?

Comment expliquer la résistance au changement des français et leur fixation sur le passé puisque, il faut le rappeler, les voitures étaient au début toutes grises ou noires ? Historiquement, cela s'expliquait par la volonté explicite d' Henri Ford d'afficher les valeurs triomphantes du protestantisme : honnêteté, rigueur, vertu chrétienne, discrétion, refus de l'exhibition.

En ce pays aux mentalités encore profondément catholiques, il me semblait peu probable que le choix du gris renvoie à des valeurs strictement puritaines ; ou plutôt, il m'apparut rapidement que les valeurs chrétiennes de discrétion morale reflétées par un tel choix, s'exprimaient sous un vernis typiquement français : comme on me l'expliqua avec condescendance, le gris est censé refléter le bon goût français, la modération par refus de tout excès, l'élégance dans la discrétion –le fameux code « bon chic bon genre ».

x

Le lendemain matin, je quittais le centre de Paris où j'avais laissé les enfants à l'hôtel avec ma femme, pour me rendre à La Défense à un rendez-vous d'affaire qui justifiait officiellement mon déplacement.

Lors de mon déplacement, je découvris que l'aspect monochrome de bouclier remarqué pour la première fois sur les carrosseries des voitures, s' étendait en fait sur l'ensemble de la capitale et de sa périphérie, la recouvrant d'une pellicule ou

d'un film invisible qui filtrait la lumière naturelle, atténuant et fondant les contrastes en une brume indistincte. Tout est gris sous le ciel bas de Paris...

"Aujourd'hui, le temps sera couvert et incertain, avec de nombreuses pluies ou averses prévues dans la matinée".

Le bulletin météo entendu à la radio était en phase parfaite avec le paysage que je contemplais. J'étais bloqué dans l'embouteillage rituel entre la banlieue chic de Neuilly et le monde des affaires, de l'autre côté du pont qui se vautre sur la Seine avec sa dizaine de voies express. Sous un ciel bas et plombé, Paris, tapi au fond d'une cuvette naturelle qui attire les nuages, est une ville grise, sans couleurs sur les volets, sans décor vif sur les devantures de ses magasins, se contentant partout de ses vieilles couleurs délavées. Au lieu d'apporter de la lumière, même les grandes portes vitrées des commerces et les immenses baies des tours contribuent à atténuer la lumière, en lui donnant une teinte métallique et froide.

La pluie se mit à tomber sur la capitale. Une petite pluie fine et froide, qui transperce jusqu'aux os, rendant la chaussée encore plus glissante que d'habitude. Plusieurs accrochages eurent lieu. Evitant les voitures et leurs conducteurs arrêtés pour établir un constat d'accident, je me dis que je contemplais la quintessence de la lumière naturelle de cette étrange capitale : sous la pluie, même les immeubles haussmaniens pleurent doucement, sans bruit ; et sur l'asphalte gris, leurs larmes se mêlent aux trombes d'eau qui ruissellent le long des avenues, avant de se faire happer par les caniveaux et de disparaître dans les égouts sous-terrains.

A l'image de la Seine indolente, qui s'écoule entre des rubans de voiture lancées à grande allure le long de ses berges, la capitale est ainsi placée sous le signe

invisible de l'eau –mais de l'eau qui tombe, ruisselle, s'écoule et se perd mélancoliquement sous terre.

J'avais hâte de rejoindre le lieu de mon rendez-vous. La verticalité des tours et gratte ciels que je supposais y trouver, n'allait-elle pas permettre une échappée vers le ciel ?

x

Enfin je parvins à la Défense.

Je me rendis avec une heure de retard à mon rendez-vous, après m'être trompé deux fois de tour et d'ascenseur, tout étant simple pour les habitués, mais rien n'étant apparemment prévu pour les étrangers ne disposant pas de plan d'accès. D'emblée j'étais ainsi confronté, pour mon premier contact avec des français, à leur élitisme, à cette forme particulière de fermeture volontaire d'esprit qui les amène à vivre dans des micro-réseaux et tribus informelles, dédaignant d'y faire entrer des étrangers, fiers de ne se retrouver qu' « entre eux », défendant âprement les privilèges de leur petit pré carré.

Probablement pour me faire expier mon impolitesse et me rappeler l'importance de l'interlocuteur qui daignait m'accorder un peu de son temps, on me fit attendre un très long moment. Accoudé à la grande baie vitrée de la tour, j'en profitais pour mieux observer ce nouveau quartier des affaires.

Je cherchais en vain l'une de ces hardiesses architecturales habituelles aux grands métropoles internationales, les gratte ciels de Hong Kong luttant par exemple pour se surélever l'un au-dessus de l'autre en rivalisant d'originalité, ceux de Sydney conquérant orgueilleusement l'espace alentour, alors qu'à Vancouver ils s'inscrivent de manière resserrée et presque timide dans un cadre grandiose. Rien

de tout cela à La Défense : juste une immense dalle plate et grise, évoquant un jardin à la française arasé, avec des blocs de béton placés en guise de tour, celles-ci s'alignant bien droites et bien sages, ni trop hautes, ni trop basses ; ni trop étroites, ni trop longues. Juste proportionnées et placées les unes à côté des autres. Même la Grande Arche conçue pour clore de manière grandiose la perspective des Champs Elysées, s'avère éminemment décevante et sans prétention : rien de triomphal, juste un simple et énorme carré, évidé en son centre et ouvrant –sur Rien. Comme un cadre nu, sans tableau ; un contenant vide, sans aucun contenu.

-« Puis-je compter sur une réponse la semaine prochaine ? » demandais-je à la fin de l'entretien qui m'avait été accordé. Un haussement de sourcil imperceptible me renseigna sur la réprobation de mon interlocuteur.

-« Vous allez un peu vite en besogne, je ne peux m'engager ainsi ! J'ai besoin de réfléchir à votre candidature, nous en parlerons ensuite avec des collègues. Si votre profil nous semble intéressant, nous ferons alors passer votre dossier dans une commission. Pour une première sélection. Après... »

Lui coupant la parole, je m'enferrais un peu plus :

-« Peut-être pouvez-vous, en ce cas, me livrer vos premières impressions ? »

-« Je me méfie toujours de mes premières impressions ...» L'homme en costume de flanelle grise, dont l'étiquette Versace ressortait négligemment, sourit de ma naïveté, jouissant du pouvoir dont il disposait.

-« Alors, en ce cas, me sera-t-il au moins possible de connaître les principales conclusions de votre évaluation ? » J'avais remarqué que, tout au long de l'entretien, il s'arrangeait discrètement pour prendre de temps en temps des notes, ou pour jeter un chiffre dans l'une des rubriques de sa fiche d'évaluation. Dans les

pays anglo-saxons, l'adoption de ces méthodes pseudo-scientifiques implique qu'en retour le candidat dispose du droit de connaître les résultats de l'examen auquel il s'est implicitement prêté.

Je fus surpris de l'air choqué de mon interlocuteur.

-« Vous n'y pensez pas ! C'est strictement confidentiel ! Et pas dans les habitudes... Vous savez, vous avez peut-être beaucoup voyagé et connu de pays, comme vous m'en faisiez part dans notre conversation, mais en France, voyez-vous, la discrétion est, et demeure encore, une grande vertu. La discrétion, la prudence et la patience. Nul n'arrive à rien, s'il ne modère son ardeur, disait mon grand père.. »

Il se leva pour me raccompagner.

x

Dans l'ascenseur, je me dis que l'homme avait été, certes, d'une courtoisie et d'une politesse parfaite ; à la française comme on dit, avec un brin de panache et de cette hauteur condescendante si souvent reprochée à ce peuple. Mais il n'avait rien laissé paraître de ses sentiments. A aucun moment, je n'avais pu entrer véritablement en communication avec lui, comme s'il établissait d'emblée une barrière infranchissable, derrière laquelle il se retranchait. Son vêtement gris, qui m'avait surpris au début, l'aidait indiscutablement à se maintenir à distance, le rendant d'emblée froid, lointain, sans passion.

Il était midi et demi lorsque je me retrouvais sur le parvis de la Défense. C'était l'heure de la pause déjeuner. La pluie ayant cessé, les cadres et employés se hâtaient de quitter la ruche où ils travaillaient, qui pour profiter d'un peu de temps

de répit, qui pour fumer une cigarette en parlant avec ses collègues, qui pour se diriger rapidement vers l'un des multiples lieux de restauration.

En les regardant s'agiter en tous sens, je m'aperçus avec stupeur qu'ils étaient quasiment tous vêtus de vêtements de la même teinte monochrome que celle de mon interlocuteur ! Les hommes, avec un costume-cravate d'où toute couleur vive ou motif original était exclu, les femmes avec un tailleur, des jupes courtes ou des pantalons incluant quasi systématiquement une pièce sagement grise. A La Défense, nulle chemise vive américaine, nulle cravate fantaisie italienne, nul uniforme de jeune en jean et basket : partout, le conformisme du vêtement traditionnellement sobre et sérieux, triste à en mourir...

Certes, je m'aperçus vite que, comme pour les voitures, les teintes de gris sont savamment mises en scène par les différents couturiers, ces derniers jouant à la fois sur le choix des étoffes et sur la variété chromatique de cette teinte. Ainsi, au gris soyeux de Versacé, vont répondre la teinte métallique de Pacco Rabane ou les éclats lumineux de Cardin, les modes se contentant pour les hommes de faire alterner tantôt des rayures et des fonds unis.

Mais il n'empêche, me disais-je en embrassant d'un seul regard la foule qui se hâtait déjà de rejoindre les tours, une fois le déjeuner fini : il en ressort une impression consternante d'uniformité, gommant les différences et les individualités de chacun, au profit d'une collectivité anonyme et fonctionnelle, kafkaïenne au possible, où chacun est une pièce ou un rouage interchangeable. Comme s'ils avaient peur de trancher ou de paraître originaux, les hommes d'affaires et les cadres français se croient obligés de revêtir des uniformes parfaitement homogènes et lisses, ne laissant rien paraître de leur personnalité, ne donnant place à aucune

fantaisie, expression de soi ou de sa créativité. Ils semblent ainsi répondre à une consigne invisible : quitter leur individualité pour se fondre dans une fonction anonyme et rationnelle, froide, sans passion. Pas étonnant, me disais-je, que le gris soit ainsi devenu leur couleur de référence au travail.

Je fus étonné, les jours suivants, de constater que même dans les quartiers commerçants de la capitale, et pendant leurs loisirs, les parisiens et les parisiennes continuaient à sacrifier à la couleur grise. Même les femmes et les jeunes filles semblent actuellement sacrifier à cette mode et à cette domination tyrannique. Les magasins tels que Prada, City, Promod et d'autres, proposent en effet en vitrine toutes les déclinaisons de gris possible, pour que chacun puisse trouver son bonheur. Au point que la capitale, jadis pionnière des goûts et modes du futur, est de plus en plus évitée par les tinders, ces personnages à l'affût des goûts et couleurs qui seront à la mode la saison suivante. Que voulez-vous observer de neuf, dans un pays qui ne voit plus, et ne jure plus, que par le gris ?

x

Avant de revenir à Paris, je profitais d'être sur la ligne de RER pour pousser un peu plus loin mon exploration des banlieues plus lointaines. Quoique j'en doute, je me disais que, peut-être, dans leurs habitations, les étranges citoyens-couleur-de-mur de cette contrée ressentiraient le besoin d'afficher des couleurs ? N'est-ce pas le cas en Grèce, où les volets et les toits sont peints aux couleurs bleutées de la mer dispensatrice de fraîcheur et de vie ? ou au Québec, où les façades des maisons elles-mêmes se parent de couleurs vives, pour mieux échapper aux rigueurs de l'hiver ?

J'avais prévu de descendre à l'improviste, dès qu'une gare me semblerait accueillante. Hélas, j'arrivais au terminus de la ligne sans avoir été tenté de descendre une seule fois !

Le train traversa d'abord les anciennes banlieues ouvrières de la couronne rouge, comme on les appelait pour signifier la persistance d'une tradition ouvrière et communiste. Or, dans ces banlieues, les immeubles en pierre ou en brique, peu entretenus, s'étaient revêtus avec le temps d'une couleur de crasse peu avenante. Villes tristes de banlieue populaire, aux immeubles étroits par manque de place et d'argent, aux vastes hôtels de ville et bâtiments administratifs bâtis dans le plus pur style stalinien jadis d'avant garde, avec une froideur et une rigueur désespérante...

Le train continua sa route en longeant de petites zones pavillonnaires où des familles françaises à peine plus fortunées avaient tout sacrifié pour accéder au rêve de la propriété individuelle, avec l'illusion de devenir enfin maîtres de leur destin. Tout avait été calculé « ric-rac ». Cela se sentait, avec des murs blancs-gris uniformes, une architecture fonctionnelle partout identique, un minuscule petit jardin juste suffisant pour y poser le barbecue rituel, et des petites routes serpentant jusqu'à l'autoroute du travail, sans croiser un seul commerce de proximité. Ils n'en avaient pas besoin : de grands centres commerciaux, gris eux aussi, construits sur d'immenses parkings déserts à la limite des autres grandes villes de la région, étaient prévus pour le ravitaillement.

Enfin, le Rer traversa les lointaines banlieues à problème, transformées en ghettos où, paraît-il, la police hésite elle-même à intervenir. Les quais, recouverts de taggs, étaient tantôt déserts, tantôt occupés par des bandes désœuvrées, rassemblées autour de radios bruyantes. Inutile de dire que je restais bien sagement assis dans

mon wagon, sans aucune velléité d'en sortir ! Il était étrange de penser que ces lieux avaient été bâtis comme autant de Cités radieuses du futur, correspondant à l'époque au rêve de Le Corbusier. Cet architecte ô combien français, à l'esprit purement géométrique et cartésien, avait en effet pensé qu'il suffisait de construire des barres de béton grises et d'y réserver une case à chaque habitant, avec une place de parking privative en bas, pour s'attirer les remerciements de citoyens ainsi propulsés dans le monde de la modernité et de la fonctionnalité ! De nos jours, les immeubles étaient tellement délabrés que nul n'osait même plus envisager leur réhabilitation, les automobiles servant, quant à elles, à jouer le week-end au stock-car, ou à allumer des feux de joie vengeurs.

Comment pouvait-on s'étonner des problèmes rencontrés dans ces banlieues chaudes, lorsqu'on voit la succession uniforme de grands ensembles gris, de HLM et de barres de béton se succédant de manière monotone tout autour de la route ?

Je revenais à Paris, mal à l'aise.

Le pays des voitures grises, n'était-il pas, tout simplement, un pays où tout était gris, des voitures aux rues et au climat, des habitations aux vêtements des gens ?

**INTERIEURS, 2 : PENSEES GRISES**

Nous avons décidé, avec ma femme et les enfants, de rester un mois en France, pour visiter certes ce pays, mais aussi dans l'espoir d'une réponse positive à mon entrevue. J'oubliais vite ce dernier prétexte, et pus ainsi vaquer à loisir.

Nous n'avions aucune envie de réaliser le périple classique suivi par les touristes : arc de triomphe et monuments parisiens, châteaux de la Loire et éventuellement Mont St Michel, vieux port de Marseille et ses pic pockets, Mont blanc et mer de glace à Chamonix, et retour. Je ressentais le besoin d'essayer d'entrer plus en profondeur avec l'âme de ce peuple qui m'intriguait tant.

Après tout, me disais-je, peut-être que ce choix revendiqué et finalement assumé du gris comme couleur emblématique sous laquelle abriter son existence, traduisait une sagesse cachée ? Je m'étais en effet rappelé le livre d'un grand sinologue, l'Eloge de la fadeur, qui expliquait comment cette notion banale et fort peu attrayante de prime abord, constituait pour les chinois un thème central permettant de comprendre leur idéal de sagesse. Loin de viser une quête héroïque, les chinois souhaitent en effet entrer en communion avec tous les petits détails de la vie courante, pour mieux vivre l'instant présent. Dans cette optique, tout ce qui semble insignifiant ou mineur, se révèle plein de sens ; d'où le choix de teintes grises dans leurs calligraphies et leurs peintures, au détriment des couleurs vives. Peut-être risquais-je de passer à côté d'un trésor insoupçonné, et que derrière la grisaille apparente de ce pays, se cachait un comportement et un savoir-vivre insoupçonné ?

A l'appui de cet espoir, je me dis que les rares fois où nous avons parlé à des français de leur goût pour le gris, ils nous avaient toujours répondu de la même manière, en nous expliquant qu'il s'agissait d'une teinte éminemment élégante et riche en nuances : un appartement où cinq nuances de gris se partagent

discrètement les murs, gagne ainsi en classe et en bon goût. Un médecin nous avait même expliqué que pour une échographie, il n'y a pas moins de quinze teintes de gris à décoder et à lire, permettant de ce fait des interprétations beaucoup plus fines que si les radiographies étaient en couleur. Les grands photographes ne privilégient-ils pas, d'ailleurs, le noir et blanc pour leurs photos d'art, en y voyant une palette de nuances faisant mieux ressortir l'âme cachée des choses ?

Mon projet tombait bien : nos deux garçons n'étaient pas fans des visites culturelles, et ma femme m'avait avoué qu'elle souhaitait moins visiter les musées, que partir à la découverte des gens. Elle souhaitait se faire inviter dans des familles françaises pour mieux saisir leur intimité, ce qui permettrait peut-être de trouver des amis pour nos deux enfants, et plus généralement de se laisser simplement vivre en regardant, assise à la terrasse d'un café, la vie qui passait. Nous décidâmes donc, pleins d'enthousiasme et d'illusions, que chacun de nous allait poursuivre l'enquête à sa manière.

x

La réalité s'avère toujours différente de ce qu'on imagine. La première surprise que nous rencontrâmes, outre la difficulté à nouer contact avec des gens qui semblent littéralement fuir et craindre le contact dès qu'on les aborde innocemment pour leur parler, fut que les français ne semblaient pas heureux –et en tous cas aucunement porteurs d'une sagesse cachée à la chinoise !

Fort heureusement, les enfants constituent souvent la clef magique pour ouvrir la porte des pays étrangers. Par l'un de ces après midi d'été où il fait chaud et où nous nous prélassions sur les quais de la Seine, transformés en plage par le Maire de la capitale afin de permettre à tout le monde de venir bronzer en maillot de bain au

milieu de la pollution en ayant ainsi l'illusion d'être en vacances, nos deux garçons qui s'ennuyaient fermement nouèrent contact avec deux autres gamins de leur âge. Nous parlâmes avec leurs parents, et ainsi, de fil en aiguille, nous nous retrouvâmes finalement invités, non pour un dîner –cela ne se gagne pas du premier coup dans ce pays, et demande d'avoir passé avec succès le cap de plusieurs sorties, pots et apéritifs réciproques, -mais pour un apéritif dînatoire, comme on dit bizarrement dans ce pays pour paraître branché.

Ils vivaient dans un petit quatre pièces du centre de Paris, avec tout le confort moderne. En entrant chez eux, nous ne pûmes nous empêcher d'échanger un regard de connivence amusée avec ma femme Clara : en nous amusant, nous avions fait le pari, entre nous, que la dominante colorielle de leur intérieur serait grise. C'était bien la teinte d'ensemble, les papiers peints de couleur neutre et indéfinissable se mariant avec le mobilier Ikéa gris-mauve du salon, la cuisine aseptisée à l'évier en inox gris voisinant avec un frigidaire tristement blanc. Ma femme me ferait d'ailleurs remarquer, en ressortant de chez eux, que la France était l'un des seuls pays où le lancement de frigidaires et d'éléments de cuisine ou de salle de bain de couleur avait été un échec, les gens refusant un tel changement et revenant à leurs deux gammes brunes et blanches, sans fantaisie.

D'âge mûr, plutôt replette et vive, Pierrette était employée dans une boutique de vêtements, et vivait son travail comme une corvée sans intérêt profond. Elle disait s'investir ailleurs, dans des ateliers de danse et les loisirs. Son mari Paul, plus jeune qu'elle, sec et longiligne, travaillait comme ingénieur informaticien, avec toutes les contraintes d'astreinte et de travail au domicile afférentes.

Ils n'étaient visiblement pas heureux dans leur vie professionnelle, ne cessant de se plaindre de leurs conditions de travail. Nous nous aperçûmes d'ailleurs, pendant le mois que nous passâmes en France, qu'il s'agissait d'un leitmotiv : branchez un français sur son travail, vous ne recueillerez qu'une litanie de regrets sur ses potentialités mal employées, de plaintes et de reproches sur la manière de diriger de ses supérieurs et de l'entreprise, d'insatisfactions et de ressentiments sourds ne demandant qu'à s'épancher.

Cela ne signifie pas pour autant qu'ils sont prêts à s'engager pour modifier la situation dont ils souffrent. Quand nous leur suggérâmes, naïfs, de faire quelque chose en ce sens, ils nous firent comprendre, avec de gros soupirs supposés provoquer notre commisération, qu'hélas ce serait en vain. D'après eux, toute initiative personnelle était condamnée à l'échec, tant la hiérarchie établie est incontournable ; quant à une mobilisation collective, ou au recours aux syndicats que nous eûmes l'outrecuidance d'évoquer accidentellement en les mettant visiblement mal à l'aise, nous comprîmes vite qu'il valait mieux ne pas en parler : dans ces milieux où ils sont quasiment absents, ils sont perçus comme des empêcheurs de tourner en rond, réservés aux seuls privilégiés et pantouflards de l'Administration.

Alors, que faire ? « On fait avec », comme ils le dirent pour clore la discussion, signifiant bien par là qu'ils s'habituèrent à n'être ni heureux, ni profondément malheureux dans leur travail – simplement insatisfaits par nature.

x

Après avoir écouté d'autres récriminations en tous genres, mêlées en même temps à une étrange fierté d'avoir la meilleure médecine du monde, les meilleurs trains à

grande vitesse, et la meilleure équipe du monde de football malgré un échec cuisant lors du dernier Mondial, nous prîmes congé et nous retrouvâmes sur les quais, surpris par une telle acrimonie.

Nous nous aperçûmes rapidement, lors de nos autres sorties, que cette insatisfaction profonde des français ne s'exprime pas uniquement dans la vie professionnelle. Prenez n'importe quelle discussion de bistro, abordez n'importe quel sujet au hasard, et vous entendrez aussitôt le chœur des jérémiades s'exprimer autour de vous, coulant aussi généreusement que les bières à la pression.

-« Vous rendez-vous compte, le prix de l'essence a encore augmenté ! C'est la faute aux arabes qui veulent nous étrangler ! aux compagnies pétrolières qui en profitent pour augmenter leurs profits ! au gouvernement qui s'en met plein les poches sans baisser les taxes »

-« Il fait de plus en plus chaud ! Ce soir, il va y avoir encore un tas de petits vieux qui ne vont pas passer la nuit, rien n'a été fait pour eux... C'est à cause du dérèglement climatique, de la pollution, avec tous ces satellites envoyés dans le ciel, ça va nous retomber dessus.... Bah, de toutes façons on n'y peut rien, ce n'est pas en nous empêchant de prendre notre voiture que cela règlera quelque chose, ma consommation d'essence n'est rien comparée à la pollution des usines ! »

-« Il va y avoir des élections ? –de toutes façons, ce sont tous des pourris, blanc bonnet et bonnet blanc ! Autant prendre du bon, et Dubonnet ! »

-« Ras le bol des grèves, ils nous prennent en otage, j'ai mis une heure pour venir boire un coup !... C'est le gouvernement qui refuse de nous écouter, ils vont droit dans le mur... C'est la faute des syndicats, ils font grève sous n'importe quel prétexte ! »

Après plusieurs expériences similaires, nous n'étions pas loin de nous dire, Clara et moi, que non seulement les français ne sont pas heureux, mais qu'ils sont passés maîtres dans l'art de tout faire pour ne pas tomber dans cet état apparemment fort craint. Même lorsque tout va bien pour eux, parce qu'ils viennent par exemple de recevoir une promotion ou de toucher un héritage, ils trouvent le besoin maladif d'assombrir un peu le tableau, en y portant l'ombre de ce qui risque d'advenir, en pensant aux nouveaux tracas que cela va entraîner, ou encore plus simplement en se gâchant la vie à l'idée qu'ils auraient pu gagner encore plus que ce qu'ils ont eu la chance de recevoir...

Les habitants de cet étrange pays s'arrangent pour ne jamais être pleinement heureux et enthousiastes, mais ils sont en même temps fiers du peu qu'ils ont et qu'ils protègent jalousement. Ils sont malgré tout suffisamment lucides pour ne jamais se déclarer non plus totalement désespérés : ayant toujours à regretter ou à se plaindre de quelque chose, ils vivent émotionnellement dans l'entre-deux de la passion et du désespoir, choisissant l'état morne et éminemment dépressif d'une vie grise qui pourrait être plus lumineuse, sans être pour autant noire.

Peu à peu, je commençais ainsi à comprendre que le pays ne se contentait pas de baigner dans une grisaille monochrome environnante. Par un étrange effet de contamination invisible, cette teinte s'était insinuée jusque dans leurs émotions et leur manière de ressentir la vie, profondément déprimée et déprimante.

Des statistiques, lues par hasard dans la salle d'attente d'un médecin, me confirmèrent de manière crue ce diagnostic sur la pensée dépressive chronique dont souffrent français : ce sont, notamment les femmes, les plus gros consommateurs de psychotropes et de calmants au monde ; l'alcoolisme y atteint aussi des records

absolus, les hommes étant cette fois ci les plus forts ; quant aux jeunes, ils sont de plus en plus consommateurs de cannabis et de drogue douce, alors que dans les autres pays européens la tendance est plutôt à la diminution...

x

Il me fallut encore quelques expériences pour découvrir une contamination bien plus profonde que je ne l'avais imaginée, s'étendant jusqu'à leurs pensées et à leur manière de réfléchir.

Le couple nous invita à nouveau et nous fit rencontrer des personnes de leur entourage : ils étaient visiblement fiers de pouvoir montrer qu'ils avaient désormais des amis étrangers, notre présence semblant leur conférer une aura supplémentaire. Forts de notre première expérience, nous fîmes attention à ne pas aborder de sujet personnels ou professionnels, préférant parler de la mode, des événements culturels, ou de grands débats de société.

Or, là aussi, nous découvriâmes rapidement que, sans jamais être édictées, il existe pourtant des règles de bienséance sociale implicites, lesquelles structurent l'art de la « conversation à la française », comme on disait au dix neuvième siècle. Il faut rapidement les intégrer si on ne veut pas se trouver exclu de la société dans laquelle on évolue. Ainsi, si vous soutenez une opinion radicale qui vous amène à vous opposer à l'avis d'un autre invité, on n'attend surtout pas de vous que vous exposiez en détail votre argumentation ; encore moins d'écouter votre interlocuteur en le laissant justifier son point de vue. Non seulement cela n'intéresse personne, mais on y verrait une marque d'agressivité et d'outrecuidance – quand on ne vous taxerait pas d'intolérance, voire de fanatisme. Tout ce qu'on vous demande, c'est d'atténuer votre position afin d'éviter tout risque de conflit ouvert. Il est tellement

plus élégant et bienséant de rechercher un compromis, de relativiser votre position, de chercher une voie moyenne satisfaisant tout le monde, et de passer à un autre sujet.

-« Avez-vous vu la dernière représentation de Pina Bausch ? J'ai bien aimé le renouvellement de son style, je trouve qu'elle change de registre. C'est le signe d'une grande artiste, en pleine maturité et possession de son art »

-« Moi, j'ai trouvé que c'était suffisant et prétentieux. Elle a choisi, paraît-il, d'illustrer le thème de la Turquie et d'Istanbul. Heureusement qu'elle passe des diapositives sur ces endroits, parce que la chorégraphie qu'elle fait exécuter, au sens propre du mot, à ses danseurs, n'a aucun rapport! ».

-« Evidemment, c'est tout l'art de la suggestion et de l'évocation libre ! Elle manie l'art de l'ellipse avec un tel brio qu'on en demeure souvent pantois. Je le reconnais bien volontiers ! Mais avouez au moins qu'elle danse bien ! Ses élèves sont d'ailleurs beaucoup plus jeunes, plus beaux et plus professionnels qu'avant !»

-« Oui, c'est une vraie professionnelle, je dois le reconnaître», disais-je, sans avoir vu aucun de ses précédents spectacles.

Après un tel échange, éminemment frustrant, mais où chacun avait fait un pas vers l'autre, le débat pouvait désormais repartir sur d'autres sujets.

-«J'entendais à la radio que la commission européenne allait autoriser les OGN, qu'en pensez vous ? »

-«C'est difficile d'avoir une opinion tranchée. Il paraît qu'elles représentent un atout formidable pour les pays en voie de développement. Grâce à elles, ils auront plus de récolte, ils pourront donc mieux nourrir leur population. Une seconde révolution verte, en quelque sorte... »

-«Oui, mais n'est-ce pas au risque d'une mainmise des multinationales sur leur agriculture, et d'une dépendance dangereuse ? Car après, nul ne peut revenir en arrière et se remettre à cultiver les champs de manière traditionnelle, prisonnier de l'obligation d'acheter des semences génétiquement modifiées : le sols ne répondent plus aux anciens engrais ! C'est habile de leur part, mais terriblement dangereux ! José Bové a raison de s'y opposer, au nom du principe de précaution»

-« Comme vous y allez ! Il ne faut pas être parano, et José Bové cherche avant tout à attirer les projecteurs sur lui. Pendant ce temps, la recherche française prend du retard sur celle des autres pays, et se prépare à rater le coche, une fois de plus... »

-« C'est vrai que José Bové en fait un peu trop, il aime s'exhiber en spectacle, je vous le concède. En tous cas, c'est un sujet complexe... » êtes vous obligé de tempérer.

-« Oui, un sujet pas évident, qu'on ne peut trancher comme ça, en quelques minutes. Il y a du bon, et il y a fatalement des risques aussi, c'est logique »

Quel que soit le sujet ou le débat d'idées entamé, je ne pouvais m'empêcher d'être étonné par la tendance naturelle des français à chercher à tout prix un compromis lorsqu'une divergence d'opinion se faisait jour. Comme s'ils intériorisaient cette obligation sociale implicite, mes interlocuteurs me semblaient incapable d'évaluer brièvement les diverses solutions ou opinions possibles, se réfugiant paresseusement dans une position médiane, en cherchant un jugement intermédiaire forcément boiteux, mais éminemment rassurant, puisque évitant toute position tranchée. Au pire, si le conflit d'opinion persistait, il suffisait de se retrancher dans l'impuissance du « je ne sais pas, je n'ai pas assez étudié la question » ; ou encore

dans le relativisme du « à chacun sa vérité, tout est relatif, ça dépend des opinions, il n'y a pas de vérité... »

Mes interlocuteurs avaient visiblement peur de toute opinion tranchée –comme s'ils avaient peur, tout simplement, de la vie, le principal étant pour eux d'adopter une pensée intermédiaire de la juste mesure, afin d'assoupir les passions naissantes et de ramener l'ordre, la tranquillité et la paix sociale dans leur petit microcosme.

Partout, règne ainsi de manière invisible l'influence d'une pensée grise et triste, gommant les aspérités et couleurs pour se fondre dans une uniformité moyenne, laquelle, à force de compromis et de gommage des différences, ressemblait de plus en plus à la philosophie de comptoir d'une Madame Michu voulant contenter tout le monde.

Certes, à la différence des Etats Unis où pèse pourtant un autre terrorisme intellectuel tout aussi terrifiant puisque pourchassant impitoyablement toute pensée dissidente remettant en cause le système, la France était encore riche de pensées et d'opinions contradictoires, de mouvements « anti » ou « alternatifs » capables de remettre en cause la pensée dominante, à droite comme à gauche. Mais même ces mouvements contestataires fonctionnaient le plus souvent en vase clos, se réunissant à part, défilant chacun de son côté, mettant en œuvre une pensée collective et militante tout aussi intransigente quant à l'obligation de se mouler dans la pensée commune du groupe. Celle ci devenait, à son tour, un attracteur de pensée grise et micro-consensuelle...

La société française semble ainsi s'être fragmentée en des milliers de micro-réseaux où chacun fréquente exclusivement des gens de même obédience de pensée. A l'opposé des bars bruxellois dans lesquels tous les milieux sociaux et

intellectuels se côtoient, les bars et réseaux d'amis en France regroupent comme par hasard toujours les mêmes affinités électives : il y a le bar et les soirées de branchés, celles des alternatifs et opposants qui se retrouvent entre eux, celles des homosexuels qui partagent leurs commerces et se réservent le Marais, les lepénistes se retranchant quant à eux sur leurs restaurants et terrains de chasse privilégiés. Même les bars des supporters de foot sont différents des pubs des supporters de rugby. Tout est prévu, cantonné dans des lieux particuliers –sous contrôle.

La France, paraît-il, avait été le pays des joutes oratoires et des débats enflammés, au temps des Lumières comme à celui de l'assemblée constituante, jusqu'à l'affaire Dreyfus, et même jusqu'à l'aube de la deuxième guerre mondiale lorsque les gauches et les droites extrêmes s'étaient violemment opposées, y compris dans la rue. La loi sur la laïcité, mais aussi nombre de lois sociales encore en vigueur, furent enfantées dans la douleur, à l'issue de ces crises récurrentes. Il ne restait hélas pas grand chose de ces affrontements parfois violents, mais nécessaires pour faire avancer la société depuis la révolution française à coups de butoir successifs. Les opinions extrêmes étaient désormais soigneusement encadrées : un quart d'heure d'expression libre dans un programme télévisé aseptisé, à chaque campagne électorale, pour sauvegarder les apparences. Le reste du temps, ces divers mouvements étaient instrumentalisées malgré eux, servant de bouc-émissaire ou plutôt de repoussoir pour montrer au bon peuple qu'il valait mieux se contenter d'une opinion médiane.

Quand le compromis était vraiment impossible à trouver, les habitants de ce pays se réfugiaient dans un ultime « de toutes façons, tout est relatif », ou encore dans un «de toutes façons, ça ne va pas changer grand chose », qui permettait de mettre paresseusement fin à toute discussion et à toute velléité d'action.

Là, résidait probablement la différence essentielle avec ce qui se passait dans d'autres pays. Aux Etats Unis, l'imposition d'une pensée commune et consensuelle, avec le terrible asservissement intellectuel que cela impliquait, servait à cimenter et à souder la communauté autour d'un sentiment d'appartenance à la même nation, avec la certitude d'être le pays du Bien et du Droit, quitte à vouloir dominer le monde et à exploiter les autres de manière impérialiste.

En France, rien de tel : la réduction à une pensée grise et consensuelle, sans vague et sans heurt, ne sert proprement à rien, ne débouche sur aucun horizon ou grand dessein. Au contraire : elle nourrit un pessimisme ambiant, un fatalisme désabusé, une démission collective face à l'avenir, en confirmant que rien ne sert d'entreprendre quoi que ce soit.

La pensée grise n'est pas simplement une pensée commune, banale, qui se contente de lieux communs et de recherche à tout prix d'un consensus mou venant concilier les opinions contraires : elle se révèle être, plus profondément, une pensée à l'horizon bouché, sans soleil vers lequel tendre, tout entière racornie, rabougrie sur elle même, rétrécie et ramenée au seul instant présent.

**RAMIFICATION,3: GRIS DE FEMME, GRIS DE JEUNES**

Avec ma femme Clara, nous avons décidé de continuer notre enquête sur les mœurs des habitants du pays aux voitures grises, nous transformant en détective allant investiguer chacun sa piste.

Par un bel après midi de canicule, dont se plaignaient bien entendu depuis le matin tous les français croisés dans la salle de petit déjeuner de l'hôtel, oubliant qu'ils regrettaient une semaine plus tôt le temps gris susceptible de gâcher leurs prochaines vacances, nous avons expliqué à nos deux enfants que nous avions désormais isolé, de manière sûre, le symptôme dont souffraient les habitants de cet étrange pays : nous le nommâmes ironiquement le syndrome de la vie grise.

Il nous fallait poursuivre désormais notre investigation en cherchant jusqu'où le mal s'était répandu dans le corps social, et surtout en essayant de comprendre comment il avait pu s'étendre, d'où il provenait. Il s'agissait, en quelque sorte, de remonter du symptôme au diagnostic, et pour cela chacun allait être mis à contribution. Ma femme, une belle brune énergique au contact facile, connue dans notre pays pour ses recherches sur la condition féminine, se proposa tout naturellement d'approfondir notre enquête en s'intéressant plus particulièrement à ce sujet. Quant aux garçons, nous leur laissâmes carte blanche pour continuer à jouer et à mieux connaître les enfants de leur âge, en leur demandant d'en profiter pour se renseigner sur leur état, sur la manière dont ils étaient élevés – bref, sur tout ce qui pourrait nous apporter des informations utiles. Moi-même, fidèle à mes travers d'intellectuel dilettante à la petite semaine, je déclarais que j'allais me réfugier à la Bibliothèque Nationale, confortable et bien climatisée, pour m'intéresser plus particulièrement aux sous-bassements idéologiques et théoriques d'une telle pensée grise.

Nous nous donnâmes rendez-vous, à la fin de la semaine suivante, pour faire part de l'état de nos recherches et pour confronter nos points de vue .

x

Allongée sur le lit de notre chambre, chaussures à talon haut défaites et corsage à demi ouvert tant il faisait chaud, Clara fut la première à proposer de faire le point sur la semaine qui venait de s'écouler.

-« Je suis crevée ! Tu ne peux pas savoir le nombre de femmes que j'ai réussi à contacter et à voir en une semaine ! Notre amie Pierrette m'a bien aidée. Grâce à son introduction, toutes ses amies ont voulu me recevoir ou sortir avec moi. Surtout lorsque je leur ai dit que je voulais juste partager quelques loisirs avec elles et papoter, pour mieux connaître les françaises. Pour une fois où quelqu'un se proposait de les écouter ! D'ailleurs, c'est le premier fait significatif qui m'a sauté aux yeux : les françaises rencontrées, mariées ou non, meurent d'ennui et, surtout, de l'impression que personne ne prend le temps de les écouter. Elles se sentent terriblement seules...»

-« Dis, maman, est-ce que tu t'es fait des copines ? Qu'avez-vous fait ensemble ? »

-« Tout ce que je pouvais ! Je suis allée plusieurs fois avec Cathia, une jeune femme mince et sportive. Elle travaille comme commerciale dans un réseau de vente par correspondance. Je l'ai accompagnée dans un club de gymnastique où elle se rend régulièrement pour affiner et muscler sa silhouette avant de s'octroyer un sauna bien mérité. Entre sueur et vapeur, j'ai recueilli les confidences les plus intimes sur le malaise qu'elle connaît dans sa vie de couple. C'est probablement pour combler sa frustration et ce manque affectif qu'elle a décidé de s'occuper elle-

même de son corps, de le bichonner à sa manière. C'est presque de l'auto-érotisme... »

« Avec son amie Evelyne, une petite brune un peu boulotte, secrétaire bonne vivante qui éclate de rire toutes les dix minutes en dehors de son travail, nous sommes allées plusieurs soirs de suite au karaoké. Elles aiment s'y défouler entre elles en chantant à tue-tête, pour oublier leur boulot et leurs mecs, comme elles disent. Si tu voyais comme elles parlent de leur conjoint ! et patati et patata, et il ne bande pas assez, et il regarde les filles, et il se prend pas pour rien, c'est un macho ! J'ai rarement vu des filles plus libérées, elles matent le cul des mecs présents et ne se privent pas de commenter chacune de ses parties, comme pour se défouler de ce qu'elles subissent le reste du temps... »

« Ave la délicate Andréa, une bourgeoise raffinée de la cinquantaine qui exhibe ses bijoux et ses robes de grand couturier comme d'autres sortent leur petit chien de compagnie, nous nous sommes rendues ensemble à des expositions avant de prendre le thé chez Angelina. Pour elle, c'est vital, histoire de donner un vernis culturel à une existence bien morne de femme au foyer... »

-« Peux-tu en tirer des enseignements, par rapport à notre petite enquête sur la pensée grise ? » demandais-je à mon tour, pressé d'en arriver au vif du sujet. Avant de répondre précisément à ma question, Clara préféra nous faire languir en relatant les autres sources d'information qu'elle était allée chercher.

-« C'est délicat de généraliser à partir de quelques rencontres, mais malgré tout, en les faisant parler d'elles et de leurs amies, j'ai commencé à me faire une petite idée sur la question... J'ai alors essayé d'élargir le champ de mes investigations en lisant la presse féminine de ce pays. J'ai acheté tous les Elle, Marie Claire,

Cosmopolitain, Biba et conseours. Par chance, je connais leurs versions anglo-saxonnes. Aux Etats Unis par exemple, ces magazines jouent sur l'auto-gratification narcissique de leurs lectrices, en leur montrant combien elles sont formidables et comment, à coup de pensée positive et de recettes à la petite semaine, elles peuvent devenir encore plus heureuses et sûres d'elles-mêmes. Or, en France, cette presse est beaucoup plus doloriste, ne cessant de mettre l'accent sur les petits bobos de l'âme, sur les problèmes de toutes sorte rencontrés quotidiennement par leurs lectrices, prodiguant des conseils pour savoir comment garder son compagnon et le rendre fidèle, comment le séduire, comme si leurs lectrices se sentaient perpétuellement dans une insécurité fondamentale. Même l'érotisme devrait être pensé, calculé, savamment négocié et préparé, s'il faut se fier aux journalistes de ces magazines apparemment effrayés par sa force sauvage et spontanée. Lorsque cette presse montre des modèles de femme exemplaire, symboles de réussite professionnelle ou politique, elle insiste toujours en même temps sur les sacrifices et les difficultés rencontrés...»

« Car je t'ai parlé essentiellement de la vie intime des femmes, mais il y en aurait autant à dire concernant leur vie professionnelle. Si elles occupent les échelons inférieurs ou intermédiaires de la société, elles sont quasiment absentes des postes les plus importants de Dirigeant : elles servent de potiche et de faire-valoir pour les statistiques, mais sans pouvoir viser les charges les plus enviées. En écoutant mes amies parler de leurs ambitions professionnelles, j'ai essentiellement recueilli des échos sur les relents de morale chrétienne et sur les barrières infranchissables que maris, mères et employeurs ne cessent de dresser devant elles : elles risquent d'avoir des congés maternité trop importants les éloignant du monde du travail ; elles ne pourront bien s'occuper leurs enfants, ils en souffriront fatalement. Si elles

insistent et occupent un poste à responsabilité, elles doivent sans arrêt prouver leurs compétences, pour un salaire moindre. Pas étonnant si la plupart d'entre elles démissionnent et se contentent de végéter dans un travail d'appoint, strictement alimentaire, éminemment frustrant »

« Quant à leur représentation politique, c'est encore plus simple : en Europe, la France compte moins de femmes députées à l'assemblée que dans tout autre pays, les partis politiques traditionnellement masculins condescendant d'en inscrire sur leurs listes de personnalités éligibles, mais comme par hasard aux places où elles n'ont quasiment aucune chance... »

« Après avoir fait ce tour d'horizon, et pour revenir maintenant à ta question, je dirais que les femmes françaises, réelles ou fantasmées par les médias, ne sont visiblement pas heureuses. A la première occasion, si tu sais les mettre en confiance, elles te débloquent leur vie privée et sentimentale et avouent leur malaise. La plupart d'entre elles ont l'impression d'avoir une vie tronquée, bornée d'interdits et de devoirs les empêchant d'apercevoir un quelconque espoir à l'horizon ; une vie morne et grise, remplie de compromis et de compromissions leur faisant perdre leur âme... Oui, d'après mon impression, une insatisfaction profonde, quasi métaphysique, les ronge de l'intérieur, mêlée à une blessure narcissique qui n'arrive pas à se refermer, et à un terrible aveu ou sentiment d'impuissance à changer quoi que ce soit... »

« Pourquoi se condamnent-elles à une vie grise, pourquoi se mettent-elles dans cette étrange posture de victime consentante, je ne saurais l'expliquer avec certitude. Mais j'ai toutefois plusieurs pistes d'explication. Elles continuent certainement à porter le terrible poids collectif de la culpabilité hérité par ce pays

historiquement considéré, ne l'oublions pas, comme fille aînée et préférée de la sainte Eglise catholique romaine. Sinon, comment expliquer qu'elles se sentent coupables et impuissantes, dès qu'elles pensent à s'affranchir des obligations traditionnellement dévolues à leur fonction nourricière ? Elles expient d'avance, s'infligeant une auto-castration et une auto-punition symbolique, pas si éloignée des mutilations africaines imposées aux jeunes filles. Sauf qu'ici, elles se les infligent d'elles-mêmes, mentalement, dans la tête.»

« D'où, probablement, un émiettement, une brisure du modèle idéal de la femme. Sous d'autres cieux anglo-saxons, on a souvent cherché à réconcilier le triptyque impossible de la femme au travail, de la mère aimante, et de l'être humain capable d'exprimer de manière créative sa personnalité la plus profonde. De nouvelles mythologies tout aussi contraignantes en résultent d'ailleurs, notamment la figure de la « superwoman » appelée à réussir à la fois sa vie professionnelle, familiale et personnelle. »

« En France, les femmes que j'ai rencontrées souffrent de se confronter à ces trois modèles, en sachant leur synthèse impossible, en se retrouvant coincées face à leurs injonctions contradictoires : « soyez vous-même, exprimez votre créativité personnelle ! » « aimez vos enfants, épanouissez vous dans votre famille, assumez vos devoirs et votre rôle de maîtresse de maison ! » « Réussissez professionnellement, impliquez-vous et montrez que vous êtes aussi performante que les hommes ! »

« Comment ne pas craquer, face à un tel programme ? La tâche est d'emblée trop lourde et trop ardue. Restent les compromis perpétuels, en passant d'une figure à l'autre, en bricolant des arrangements à la petite semaine pour, malgré tout,

survivre, sans perdre totalement l'estime de soi dont chacune a besoin. Elles contribuent ainsi à élaborer, elles aussi, une forme morale de pensée grise de l'insatisfaction et du compromis perpétuel... »

x

Sans avoir forcément tout compris, les enfants étaient impressionnés par l'analyse de leur mère, se demandant ce qu'ils allaient pouvoir raconter lorsque leur tour de parole viendrait.

-« Nous, on n'est pas allés aussi loin que ça, je ne peux pas t'en faire une dissertation et une tartine du même genre ! » dit John, cachant sa timidité sous une forme de provocation.

-« Rassures-toi, ce n'est pas ce que je vous demande ! Racontez nous simplement qui vous avez vu, ce que vous avez fait, et ce que vous vous êtes dit, entre ton frère et toi... »

-« Eh bien, nous sommes sortis avec des copains, avant d'aller au cinéma ensemble, et de manger des nuggets chez Mc Do. Dimanche dernier, il y a même eu une excursion en rollers sur les quais. C'était extra, ils avaient arrêté toutes les voitures pour nous laisser passer ! Et puis on s'est aperçu qu'on aimait les mêmes chanteurs et acteurs. Tu sais, papa, ce sont des enfants comme nous, je crois qu'il n'y a pas de différence selon les pays, et que tu te compliques la vie inutilement » conclut Peter, le plus jeune.

John, le plus âgé, disposant d'une maturité supérieure, était plus à même de cerner des spécificités qui, même mineures, étaient toutefois significatives.

-« Globalement Peter a raison, les enfants que nous avons rencontré jouent sur les mêmes Game boy et Play station, écoutent les mêmes chanteurs, sont habillés des

mêmes pantalons, et portent tous des Nike ou des Adidas. Mais lorsque je leur ai demandé s'ils étaient heureux, aucun ne m'a répondu par l'affirmative. Il est possible que, si je posais la même question à des jeunes anglais ou allemands, j'obtiendrais un déni similaire. Après tout, pour des jeunes, il est normal d'être insatisfait du monde légué par les parents, car il n'est pas tellement enviable ! Et savoir qu'on va devoir se débrouiller dans un monde de loups, pollué, où le chômage et la délinquance nous guetteront à tous les pas, n'a rien d'enthousiasmant.»

« Par contre, lorsque nous avons parlé ensemble de la manière dont ils étaient éduqués, j'ai ressenti un peu ce que maman disait il y a quelques instants, à un autre niveau bien sûr. Nos copains se plaignent souvent des attitudes erratiques de leurs parents. Ils crient et se révèlent autoritaires, avant de baisser les bras et de devenir laxistes en les laissant agir comme bon leur semble. Résultat, leurs enfants sont déboussolés, ne sachant comment réagir face aux deux modèles contradictoires entre lesquels leurs parents oscillent. Ils sont d'autant plus inquiets qu'ils doivent se défendre à l'école contre des agressions, des intolérances et des rackets de plus en plus nombreux. Là encore, les adultes envoient des messages forts en martelant dans les médias la nécessité de réagir et de sévir, mais en même temps dans la réalité leurs enfants voient bien qu'à l'intérieur de leur école, dans leur propre monde, rien ne change réellement. Alors, ils se débrouillent comme ils peuvent. »

« Cela les a probablement fait vieillir prématurément... Nombre d'entre eux sont des adultes avant l'âge, ou, au choix, des enfants déjà vieux : ils ne savent plus rire, ils ploient sous le fardeau du réel, ils ont déjà les épaules voûtées des vieillards. Sans parler des jeunes des ghettos qui, eux, sont plongés dans la

déshérence et le désespoir le plus complet, sans aucune perspective d'avenir offerte par une société en panne d'intégration...»

-« C'est un monde bien triste que tu nous décris là ! »

- « Triste, je ne sais pas, mais sans illusions, assurément. C'est une jeunesse sans idéal, sans espoir ou horizon autre que la démerde, comme ils disent. Ils vivent, à leur manière, la vie grise de leurs parents... » conclut, de son côté, Clara.

-« Même pas », ne pus-je m'empêcher d'intervenir.

« Le problème de cette génération, que certains sociologues ont appelée « la génération zoomée », c'est d'arriver après celle des « papy boomers » des années soixante. Eux sont toujours aux commandes, ils s'accrochent fermement à leur travail, sans vouloir rien céder. Résultat, les perspectives d'emploi des jeunes sont effectivement bouchées, et il n'est pas rare qu'après avoir décroché un diplôme qualifiant à vingt quatre ans, un jeune ne trouve aucun travail avant trente quatre, trente cinq ans, en étant obligé de rester chez papa maman. A quarante ans, on lui dira qu'il est trop vieux, ou qu'en n'embauche à cet âge là que des gens déjà dotés d'une solide expérience. Le cercle est alors bouclé pour eux. »

-« Pas étonnant, dans ces conditions, que les jeunes soient malheureusement de plus en plus addictifs à des drogues douces ou à des attitudes de fuite de la réalité, en bande ou en solitaire : ils souffrent, non pas d'une pensée grise, mais d'un avenir gris, bouché et sans perspective, qui ôte toute envie de réfléchir et d'élaborer des projets... »

**FONDATIONS, 4: METAPHYSIQUE GRISE DES CAUSES**

C'était à mon tour de faire part du résultat de mon enquête. Je libérais Peter, impatient de regarder la suite d'une émission de télé-réalité dans laquelle on pouvait suivre quotidiennement les évolutions de huit jeunes invités à cohabiter artificiellement dans un loft. Les événements vécus par ces adolescents depuis le dernier épisode étaient sans aucun doute plus intéressants pour lui que les vaticinations d'un vieux père. Je le comprenais parfaitement, y voyant le prétexte idéal pour introduire mes réflexions sur les médias et sur la vie politique française.

-« Moi, je me suis demandé d'où venait leur absence de perspective, comment s'était imposée, universellement dans toutes les régions de la douce France, consensuellement à travers toutes les couches de population, une telle pensée grise, sans contenu et sans horizon ? »

« Les émissions de télé-réalité constituent un bon point de départ: elles sont bien l'expression d'une pensée grise, puisque le téléspectateur n'est invité, ni à se cultiver en regardant un documentaire, ni à se distraire en se projetant dans une fiction, mais simplement à regarder le monde réel dans lequel se débrouillent, tant bien que mal, de simples personnages choisis à sa ressemblance. Je trouve le phénomène significatif: quand la pensée ne vise plus d'idéal, ni même de valeur commune forte, ne se définissant plus que par la recherche d'un *modus videndi* et d'un consensus minimal, elle fait le deuil de cette part de rêve dont a besoin l'humanité pour avancer. Elle n'a même plus envie de s'évader dans des fictions: il lui suffit de se regarder dans son miroir, de se plaindre en regardant ses malheurs et ses petits bobos quotidiens, et ceux de ses voisins qui lui ressemblent tant par leur insignifiance même, pour trouver le modèle du compromis perpétuel à trouver chez soi, si l'on veut y demeurer en paix. En regardant ces émissions, les français apprennent la nécessité du compromis pour cohabiter.»

« En même temps, de telles émissions démontrent que la pensée de la compromission, la pensée grise de la cohabitation forcée et de la recherche d'une solution médiane, n'a rien de naturel, mais résulte d'une construction sociale imposant ses règles et son système de sanction. Elles n'existent et n'attirent l'intérêt des téléspectateurs qu'à condition d'être mises en scène et scénarisées minimalement, une cohorte d'agents et de producteurs cachés en coulisse travaillant sans relâche à inventer de nouveaux rebondissements, à jeter de l'huile sur le feu ou à relancer la concurrence entre les candidats. Car la sanction n'est jamais loin : l'individu le moins capable de créer du consensus autour de lui sera impitoyablement écarté et exclu à la fin de la semaine. »

« Au hasard, j'ai choisi les émissions de télé-réalité car elles transmettent parfaitement cet ethos de la pensée grise, ce nouveau modèle qui invite à privilégier, partout, une pensée moyenne et médiocre de la cohabitation. Mais les relais de transmission de cette pensée grise sont innombrables. Pour rester dans les médias, la radio joue le même rôle : écoutez n'importe quelle émission se proposant de donner la parole aux auditeurs, et vous comprendrez vite comment se forge ce modèle de réflexion basée sur la recherche perpétuelle du compromis et de l'atténuation de toute réflexion profonde. Plutôt que de laisser les gens s'exprimer librement sur France Inter ou sur Europe 1, les journalistes se sentent obligés d'intervenir pour remplir un rôle de médiateur. C'est ainsi qu'ils ne cessent d'atténuer les propos des auditeurs s'ils les estiment extrémistes, de les rappeler à la raison, de leur demander de nuancer leurs opinions, quand ils ne coupent pas directement le micro en cas de refus d'obtempérer : « Vous ne pouvez pas dire cela... Il ne faut pas être aussi radical, il faut aussi prendre en compte que... »

« La prégnance de la pensée grise dans la vie publique française est telle, qu'elle provoque dans les médias des phénomènes d'autocensure difficiles à imaginer dans d'autres démocraties. Au nom d'une supposée mission citoyenne et déontologie de la décence qu'ils sont les seuls à avoir inventée, les journalistes de cette bonne vieille France estiment normal de cacher au public la vie privée ou la maladie d'un homme public -quand bien même il s'agirait pourtant d'un événement ou d'un scandale susceptible de remettre en cause sa capacité à gouverner. Il y aurait ainsi des sujets licites, et d'autres dont il n'est pas bienséant de parler, sans que cela soit écrit nulle part, ni ne soit jamais discuté démocratiquement sur la place publique ! On touche bien là à cette spécificité française de la recherche du compromis perpétuel, laquelle s'étend jusqu'au recueil et au traitement de l'information : dans les autres pays démocratiques, les journalistes se font un point d'honneur à attaquer leur interlocuteur s'il se dérobe, en n'hésitant pas à le mettre en face de ses mensonges ou de ses contradictions. En France l'honneur du journaliste de l'establishment est de se montrer civilisé, courtois, bienséant avec les hommes de pouvoir, d'évoquer timidement les « affaires » en s'excusant presque des questions posées, en se contentant de la réponse mendigotée avec une servilité proche de la compromission. »

« Si les médias transmettent le virus de la pensée grise, les hommes politiques la façonnent quotidiennement, lui apportant chaque jour de la matière à moudre. En effet, si la France est probablement le pays où les hommes politiques sortent des écoles les plus prestigieuses, elle est en même temps la contrée où ils sont le moins crédibles, et où ils sont probablement les plus déconsidérés. A force d'enfiler leurs arguments sur le modèle d'une dissertation de bon élève, en accumulant sophismes et contre-vérités sans jamais s'offusquer, ils ont perdu toute crédibilité auprès de la

population. Leur maîtrise d'une pensée grise, cyniquement détachée de toute exigence de vérité, est telle que, à l'exemple du Président actuel et de son premier ministre passés maîtres dans cet art, ils sont capables de dire blanc un jour, puis noir le lendemain, avant de revenir à une position intermédiaire, sans jamais s'expliquer, comme si c'était parfaitement naturel, légitimant ainsi un modèle de mauvaise foi opportuniste. »

« Même les idéaux et les modèles de la pensée politique ont été assoupis. L'extrême gauche et l'extrême droite n'ont droit de cité dans les médias, que pour mieux justifier la nécessité d'une pensée médiane. On n'est plus communiste, mais pour les forces de progrès. Le socialisme radical, utopique et généreux, s'est définitivement abâtardi en social-démocratie atténuée et grise, à la couleur des costumes de ses chefs. Quant à la droite, qui soutient le système libéral et capitaliste, elle n'ose pas se déclarer partisan du libéralisme pur comme en Angleterre ou aux Etats-Unis. Elle préfère se camoufler sous les couverts d'un gaullisme ou d'un libéralisme modéré, en adoptant un discours humaniste rassurant. »

« Ainsi, à force d'atténuer leurs différences, les deux pôles traditionnellement antagonistes de la politique française tendent à se rapprocher sur une position intermédiaire, où ils deviennent interchangeables. Il n'est pas étonnant que les citoyens appelés à voter, soient de moins en moins nombreux à le faire, ayant l'impression que leurs programmes, non seulement se valent et se ressemblent, mais ne les engagent à rien. Quel que soit le résultat des élections, de toutes façons le système en place continuera à se perpétuer de manière hétérogène. Seuls des aménagements périphériques et des gestions de crise demeurent possibles, sans contrôle sur son centre ou sur son moteur. »

« Plus encore, dans le système parlementaire français, dès le dernier bulletin de vote dépouillé, les jeux sont faits pour trois ou quatre ans. Pas étonnant dès lors que la représentation parlementaire, base de la République, devienne elle-même le lieu d'une démocratie grise et terne, ennuyeuse et fausse, à laquelle plus personne ne croit véritablement, les députés ne prenant même plus le temps de sauver les apparences en se rendant dans l'hémicycle de l'assemblée pour y défendre et pour y voter personnellement les textes de loi. Dans ces conditions, les élections et le débat démocratique sont devenus un simulacre, un jeu auquel plus personne ne croit vraiment.»

« La désaffection des citoyens, dont se plaignent perpétuellement les hommes politiques, est certes le reflet d'une indifférence à la chose publique ; mais en même temps, elle traduit probablement un détachement salutaire du citoyen, qui sait ne disposer d'aucun pouvoir réel, et ne veut plus être dupe de ce système politique gris, qui n'a plus de démocratie que le nom. S'il accepte encore de voter, c'est en utilisant désormais son pouvoir de décision comme un simple pouvoir de sanction, sur le même mode que dans les émissions de télé-réalité : en faisant sortir ou rester des candidats de la lucarne télévisuelle... »

Il était temps de conclure, pour cette partie de mon enquête :

« En m'intéressant aux médias et à la vie politique de ce pays, je crois avoir compris comment cette pensée grise du compromis opportuniste se transmet à tous les membres et aux différents champs du corps social, en s'y reproduisant comme étant le seul modèle de comportement duplicable, aux dépens d'une pensée véritablement libre et radicale... »

Je m'arrêtais et allais chercher une bière fraîche. John, qui avait patiemment résisté et écouté jusque là, en profita pour s'éclipser à son tour discrètement. Je restais seul avec Clara. Elle se servit un double whisky et s'installa plus confortablement sur le canapé, avec un magazine féminin à proximité, se disant probablement que j'allais continuer à pontifier encore quelque temps.

« Je demeurais toutefois insatisfait. Si je comprenais *comment* se transmet cette pensée grise, je n'avais pas encore trouvé *d'où, ni pourquoi* s'était forgé un tel schème emprisonnant la faculté de raisonner dans le carcan appauvrissant du compromis perpétuel.»

« En regardant le fils de nos amis travailler sur une dissertation philosophique pour son baccalauréat, j'ai eu soudain la révélation d'une partie de la réponse. En effet, on continuait à lui apprendre à faire une dissertation sur le même modèle que celui du 19<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle. Selon ce modèle, directement inspiré de la dialectique hégélienne sans en comprendre ni la finesse, ni la dynamique, toutes les opinions doivent forcément s'élaborer à partir d'une structure ternaire: thèse, antithèse, synthèse permettant de concilier les deux opinions apparemment opposées. »

« J'ai appris avec stupeur, lors de mes recherches ultérieures, que non seulement ce mode de pensée était encore transmis au lycée, mais que de plus il était toujours aussi officiellement enseigné aux futures élites de la nation. Ainsi, les futurs hommes politiques, les futurs journalistes et chefs d'entreprise, apprennent dans les grandes écoles à structurer leurs réflexions à partir de ce schéma désuet de pensée du compromis. Pas étonnant qu' ensuite, les professeurs dans leurs classes, les journalistes dans leurs émissions, et tous les responsables importants dans leurs

discours, s'estiment obligés d'appliquer le même principe de pensée réductrice cherchant le compromis à tout prix. »

« D'où provenait, à son tour, un tel modèle ou schème de pensée ? Car il n'est pas apparu ex nihilo. Retracer son histoire a été fascinant, me faisant replonger dans les arcanes de la philosophie occidentale. J'ai pu remonter jusqu' à Aristote qui, bien sûr, a été le premier à militer pour une pensée de la « juste mesure ». Pour ce penseur, l'homme, qui se situe entre la bête et les dieux, dispose de plusieurs facultés intellectuelles et sensibles, toutes positives tant qu'elles demeurent dans la « médiété », c'est-à-dire dans une juste mesure entre excès et défaut. L'éthique consiste à actualiser et à équilibrer ensemble ces diverses facultés, en privilégiant dans la vie pratique une prudence mesurée, la phronésis, et en cherchant partout la justice, définie comme égalité ou moyenne entre plusieurs personnes ou intérêts opposés. Lorsqu'il y arrive, l'homme découvre une forme de sagesse et de plaisir intellectuel proche de la vie contemplative d'une pensée pure. »

« Comment cette première recherche du moyen terme, tout entière transcendée par la visée d'un équilibre harmonieux des diverses facultés humaines, est-il devenu le synonyme de la recherche d'un compromis perpétuel, autant à la source de la pensée grise actuelle et de sa morale opportuniste de la médiocrité, que du modèle de dissertation enseigné en France ? Il fallut bien entendu attendre la réinterprétation d'Aristote par le christianisme, si bien défini par Bataille comme la religion de la *médiation assoupie*. Avec cette religion, qui condamne l'homme à la finitude en interdisant toute quête héroïque de divinisation de l'homme par lui-même, on assiste en effet à un déplacement de l'objet même de la médiation, qui se retourne sur soi et perd toute visée de sagesse supérieure : la recherche d'un compromis entre les deux parties charnelles et spirituelles de l'homme devient un

enjeu religieux essentiel, tout en sachant que le combat doit perpétuellement recommencer, sans espoir ici-bas d'harmonie ou de sagesse supérieure. D'où une ambiance mortifère et masochiste de haine du corps lié co-substantiellement au péché, qui n'existait nullement chez notre auteur grec. »

« Ce nouveau type de médiation s'impose non seulement dans l'éthique, mais aussi à la pensée dont les ailes et les ambitions se trouvent rognées, puisqu'elle est sommée de chercher systématiquement le moyen terme syllogistique chez St Thomas, obligée pendant des siècles à ne jamais contredire les vérités et révélations théologiques sous peine d'excommunication, apprenant à louvoyer, atténuer et amoindrir ses propos. »

« Un pas de plus vers la modernité et l'abatardisation définitive de la pensée du moyen terme, sera accompli par un penseur là encore bien français. En effet, Descartes demeure prisonnier de ce que Marion, l'un de ses commentateurs, nommera, comme par hasard et sans que je n'invente rien, une "ontologie grise" ! Par cela, il voudra souligner que l'avènement d'une pensée scientifique chez Descartes, à l'origine du projet de maîtrise du monde par la science et la technique, repose sur des a-priori ontologiques anciens du christianisme, dont la fameuse séparation radicale de l'âme spirituelle et du corps, ce dernier renvoyant à la matière ténébreuse. Car l'espace et tout ce qui s'y trouve était conçu par notre cavalier habitué à traverser de longs espaces, comme une pure étendue passive et inerte, ouverte dès lors à tous les projets de conquête. »

« Pour comprendre les enjeux de la pensée grise et dépressive aujourd'hui dominante, il faut certainement remonter à cette coupure ontologique et schizophrénique opérée par Descartes entre les deux substances ou entités qui

constituent l'homme, conduisant encore de nos jours nombre de nos contemporains à se sentir radicalement divisés entre un corps aux émotions impures et un esprit divin. Pas étonnant que, dans une telle vision, la vie concrète mélangeant deux substances de droit sans rapport, se révèle fatalement imparfaite et grise ! Dans son *Traité des Passions*, Descartes avoue d'ailleurs que l'homme peut au mieux essayer de contrôler le mouvement des sensations corporelles sur l'âme, sans jamais atteindre de sagesse ou de perfection. »

« L'influence de Descartes se fait encore sentir de nos jours, avec ce mépris du corps et de la matière considérés comme une pure étendue inanimée ouverte aux projets de conquête de l'homme. En effet, ces projets de maîtrise absolue du monde, libérés par le geste inaugural d'un Descartes se prenant pour Dieu en séparant radicalement l'âme du corps, produisent chaque jour de nouvelles inventions. Celles ci, aussitôt mises sur le marché, contribuent à entretenir la machine folle d'une économie avide de profits en tous genres. Quitte à déboucher sur une métaphysique de la frustration et sur une ontologie schizophrénique, séparant radicalement le monde où prolifèrent sans cesse de nouveaux objets et biens de consommations éminemment désirables, du règne abstrait d'une âme ou d'un sujet qui se sent d'autant plus vide, et avide de se remplir illusoirement... »

« Le dernier épisode, et non des moindres, qui va enfin transformer la volonté de domination du monde et la recherche d'un compromis métaphysique perpétuel entre l'âme et le corps dans la vie concrète, en banale quête de compromis marchand, sera assuré par les Lumières, ou plutôt par un détournement de leur esprit. Car les Lumières ont d'abord été radicales. Elles ont prôné, sous l'étendard de Voltaire, la liberté de pensée contre toute forme d'oppression cléricale ou politique ; elles ont milité, avec l'*Encyclopédie*, pour une explication purement

rationnelle et scientifique du monde. Mais elles ont été rapidement détournées de leur but originel, au moment de l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie ; au point de devenir, dans la vulgate actuelle, la simple recherche d'un compromis ou consensus rationnel dans toutes les sphères d'activité, l'être humain devant se plier au diktat de la Raison et de ce qui est raisonnable ; surtout, comme par hasard, dans le commerce. Car, avec cette recherche d'un compromis désormais purement pratique, tout est rabaissé au statut de matière première, tout est de droit commercialisable, discutable et négociable : à condition d'être tolérant et raisonnable, ces nouvelles vertus du monde moderne, il est toujours possible de se mettre d'accord sur un prix ou un point de vue intermédiaire.»

« Hegel aura beau tenter de re-spiritualiser le mouvement de l'Histoire, en incitant à mettre dialectiquement en mouvement toute thèse opposée, la France restera toujours cartésienne et dualiste. Elle ne conservera, du penseur allemand, que le principe de son moteur dialectique : thèse, antithèse, synthèse-dépassement ; mais en le transformant en un modèle banal, connu de tous les lycéens de terminale : thèse, antithèse, synthèse bâtarde du compromis.»

x

« Je vais résumer mon propos », dis-je en voyant que Clara ne pouvait s'empêcher de feuilleter distraitemment son magazine :

« La pensée grise, forgée par la nécessité matérielle de trouver un compromis marchand à toute chose, a imposé la nécessité d'atténuer et de concilier les opinions différentes, en s'annexant indûment la juste mesure aristotélicienne, mais aussi la dialectique hégélienne, et l'exigence de rationalité de l'humanisme des Lumières ! Dévoyés, trempés dans un bain chrétien de culpabilité et de déni du

corps, ces instruments conceptuels ne fournissent plus qu'une pensée molle du relativisme et du compromis utilitaire, invitant à se comporter dans la vie de manière médiane et médiocre, au mieux en « homme raisonnable » sage et mesuré, au pire en membre grégaire d'une meute aveugle, sans opinion tranchée ni certitude, naviguant à vue sur les flots aléatoires et imprévisibles de l'existence. »

« C'est le règne de ce que Gilles Chatelet, encore un auteur français ayant magnifiquement diagnostiqué le mal dont souffrait son pays, a appelé le règne de l'« homme moyen », mesquin, incapable d'enthousiasme, vautré comme un porc dans la consommation, dans le pluralisme et le relativisme, ne voulant surtout pas faire de vagues. Il montre comment il a fallu les décennies de pouvoir conjuguées de Giscard d'Estaing et de Mitterrand, tous deux voulant faire rentrer de force la France dans l'économie libérale de marché, pour façonner et imposer l'idéal de cet homme adiabatique comme on dirait en physique, qui oscille autour d'un état moyen déclaré raisonnable, dont il faut s'écarter le moins possible, cet homme du compromis et de la moyenne perpétuelle étant bien entendu aux antipodes de la vie par essence dionysienne.

« Derrière ce nouveau modèle de vie assoupie de fin de civilisations, ne voit-on pas poindre ici le « dernier homme » prophétisé par Nietzsche ? Avec tout le ressentiment caché derrière cette figure ultime de l'homme fatigué, relatif et conciliant ? N'y a-t'il pas une logique implacable à ce que le destin ultime du citoyen passif de nos pâles démocraties, soit de se gaver d'images d'une télé-réalité qui, pour être tenue à distance et re-façonnée par ses producteurs sur le mode du simulacre, finit par devenir plus vraie que le réel lui-même ? »

**LE RETOUR DU REFOULE, 5 :**

**ESTHETIQUE DU GRIS ET DU DEPART**

Le mois s'était écoulé, et je n'avais bien entendu reçu aucune nouvelle de l'employeur hypothétique rencontré à La Défense.

Ma femme et mes enfants commençaient à s'ennuyer, probablement contaminés à leur tour de manière sournoise par le climat de grisaille de ce pays. Moi-même, en l'absence de tout nouvel enjeu intellectuel à comprendre, je me trouvais désensorcelé de l'étrange mélange de fascination et de répulsion ressenti jusque là.

Quant à nos nouveaux amis, j'ai honte d'avouer que nous avions tous deux l'impression d'avoir fait le tour des discussions possibles avec eux. Nous étions las de les entendre se plaindre quotidiennement, sans jamais manifester d'enthousiasme ou de bonheur. Ils ressemblaient cruellement aux personnages comiques déjà caricaturés à leur époque par La Bruyère ou Molière, ces fins connaisseurs de l'âme française. Les Harpagon à la petite semaine et à la vie besogneuse coincés dans leur pavillon de banlieue acheté à crédit, les bourgeois gentilhommes frimant au volant de leurs BMW et de leurs Mercedes avant de discourir pompeusement sur les qualités de leur dernier matériel vidéo ou informatique, et tant d'autres précieuses ridicules reconverties en fashion victims, semblaient s'être tous réincarnés et adaptés sans difficulté au nouveau mode de vie du vingt et unième siècle...

Même le thème de la pensée grise, qui m'avait étrangement attiré au début, commençait désormais à me plonger dans un étrange malaise dès que je l'évoquais. Elle me faisait, de plus en plus, penser au pouvoir mortifère des têtes de Gorgone capables de transformer ceux qu'elles regardaient en statue de pierre...

Avant de partir j'ai toutefois ressenti l'envie de clôturer mon enquête en m'intéressant aux formes d'art de cette civilisation grise.

Je n'avais pas envie de m'attarder aux penseurs contemporains de ce pays, dont j'avais lu des extraits un peu partout dans la presse, et qui me semblaient être les chiens de garde de la pensée grise. Le paysage de la pensée française était d'ailleurs singulièrement restreint en ce début de troisième millénaire. On avait le choix entre l'intellectuel typé « gauche caviar » (encore une teinte de gris que j'avais oubliée !) dont les réflexions avaient la même teneur que la couleur des ordinateurs nomades dont il s'était fait le chantre, le penseur post-soixante huitard toujours aussi désespérément manichéen et cartésien capable d'exprimer doctement des énormités telles que « le bien c'est le bien, le mal c'est le mal », et les réflexions indigentes d'un vague philosophe de terminale tellement gris et ennuyeux qu'il avait mérité d'être nommé ministre de l'Éducation avant de passer aux oubliettes de l'histoire.

Je décidais donc, à l'inverse, de commencer par les petites choses, par les formes d'art mineur auxquelles personne ne pense en général. Je m'aperçus alors que dans cet étrange pays, l'art culinaire lui-même s'inspire, de manière fort agréable faut-il l'avouer, du même schème pour certains de ses plats. Je pus ainsi déguster avec ravissement des petits-gris de Bourgogne, ces escargots délicieusement préparés avec du beurre d'ail. Je les accompagnais d'un vin gris, les français étant apparemment les seuls à avoir osé atténuer même la force relative du rosé, en le grisant pour mieux l'appivoiser. Il en résulte un breuvage au goût de sable sous le vent d'hiver, finalement fort appréciable.

Probablement inconsciemment attirés par cette aura mystérieuse de la couleur grise, les habitants de ce pays ont également la particularité de rester attachés aux vieilles formes traditionnelles de l'art photographique et cinématographique. Dans aucun autre pays, on ne trouve autant d'amateurs éclairés ne jurant que par les photos noir et blanc, les vieux films sans couleurs, comme s'ils étaient, par la privation de ces dernières, capables de s'introduire dans une nouvelle dimension quasiment sacrée. Bien sûr, les autres peuples ne peuvent regarder qu'avec condescendance cet attachement à des formes primitives d'expression sans relief, ni couleur, ni vie.

Lorsque je m'intéressais aux formes plus nobles de l'art académique, je ne pus éviter d'aller écouter un concert de Boulez, ce pape de la musique contemporaine en France, retranché dans un blockhaus gris et souterrain dont il ne semble jamais sortir pour affronter la vie. Il réussit merveilleusement, à l'image de son pays, à créer une musique sérielle parfaitement ennuyante et monotone, évoquant en positif toutes les nuances d'une palette de grisaille sonore.

x

Parcourant les expositions permanentes du Centre Pompidou, je découvris finalement l'un des peintres les plus représentatifs de cet esprit de grisaille si parfaitement adapté à ce pays. Je veux bien entendu parler des peintures de Juan Gris, un cubiste génial et précurseur du début du XXe siècle. Non content de porter un nom constituant en soi tout un programme, il décida de peindre le monde tel que reflété par son patronyme, filtré à travers la palette quasi infinie du gris.

A contempler ces tableaux volontairement peints en gris, je me demandais si l'ennui dont se délectent les français, souvent de manière délétère, n'est pas

positivement revendiqué par eux, comme une ligne de fuite, une stratégie de résistance par laquelle ils affirment qu'ils ne sont pas dupes du système dans lequel ils sont condamnés à vivre.

Les français meurent bien d'ennui et d'indifférence, comme l'avait pronostiqué Gilles Châtelet. Mais c'est peut-être leur manière de montrer à une société qui crée artificiellement et stimule sans arrêt leur désir afin de les pousser à acheter et consommer, qu'ils ne désirent plus rien, ne sont pas dupes, parfaitement conscients de la vacuité profonde du jeu auquel ils sont conviés.

Le salut n'est-il pas là, me demandais-je ? Non pas dans la volonté désespérée de recréer du lien social et de rappeler les grandes valeurs humanistes et républicaines hélas obsolètes, mais dans le fait d'assumer lucidement et cyniquement l'absence d'espoir et de grand mythe collectif, en cherchant, chacun de son côté et à sa manière, de s'en sortir, en inventant autant de voies différentes et nouvelles.

Le nihilisme et l'individualisme ne sont pas à craindre : il sont déjà là, il faut juste les pousser un peu plus loin, jusqu'à ce qu'ils ouvrent, au delà de toute désillusion, un espace nouveau à la liberté d'errance de chacun...

x

Analysant plus profondément les oeuvres de Juan Gris, je m'aperçus qu'elles ne peuvent pas se réduire à cette impression de mélancolie monotone et dépressive typiquement française déjà diagnostiquée. Dans la manière dont il joue avec des à-plats successifs de gris, Juan Gris dispose parfois, de ci de là, quelques tâches de lumière, des jets de couleurs vives et inattendues, d'où jaillit soudain un éclair de gaieté.

Je m'interrogeais longuement sur cette irruption de vie, et parfois de violence, dans les tableaux du peintre.

Elle invite à se demander si, derrière l'uniformité de la pensée grise, ne se cacherait pas chez ce peuple paradoxal une capacité de joie paradoxale, mais aussi une violence contenue, refoulée, maintenue à grand peine sous pression.

Les taches de couleurs apparaissent alors comme le signe annonciateur d'une possible explosion à venir, sans savoir si celle-ci va être libératrice, ou au contraire dévastatrice. Je comprenais mieux maintenant, juste avant de quitter ce pays, comment le feu couve toujours sous la cendre de l'indifférence : il suffit de peu de chose pour le réveiller, c'est d'ailleurs la raison pour laquelle il faut toujours se méfier de la pensée grise. Elle n'anesthésie les gens en leur imposant son diktat raisonnable qu'au prix d'une violence refoulée extrême, laquelle menace toujours de re-survenir d'autant plus sauvagement. La révolution française n'est-elle pas née d'un tel dévouement, après avoir trop longtemps méprisé et bafoué les attentes des français ? Ce peuple n'est-il pas, après tout, l'un des seuls à avoir tranché la tête à son roi, transformant de surcroît l'événement en une immense fête populaire, un dévouement collectif dans lequel s'est forgé son identité ? Au prix, fort probablement, d'un étrange mélange de fascination et de répulsion, de fierté et de culpabilité à devoir supporter le poids collectif de ce meurtre symbolique...

J'en eus soudain froid dans le dos. Les brusques flambées de violence dans les banlieues, la montée des intolérances, des racismes, des conflits intercommunautaires ou sociaux, ne sont-ils pas le signe d'une résistance du corps social à se laisser endormir et condamner à une vie sans horizon ni espoir ? La diffusion de la pensée grise et d'un modèle de vie désespérément morne ne risque

t'elle pas de favoriser ces éruptions imprévisibles et incontrôlables ? A moins de rêver une hypothétique, mais hélas fort improbable, révolution capable de réinventer l'Avenir et le Grand Soir...

Sous la pensée grise, semble ainsi se cacher autant une antique culpabilité collective, que la soif et l'envie irrépressible de se révolter, d'exploser et de laisser aller des instincts trop longtemps contenus. J'étais maintenant persuadé d'avoir percé le dernier secret du gris : si cette couleur s'obtient par lissage des aspérités des autres teintes, atténuées et fondues entre elles, elle n'est en même temps jamais stable, ne pouvant longtemps imposer sa suprématie.

Tel un ciel plombé d'orage, le gris ne peut indéfiniment empêcher le soleil, ni la vie, de percer -quitte à laisser ces derniers exploser un rouge sanguinolent de colère, ou à laisser monter de plus inquiétantes teintes brunes ou noires, aux sinistres relents...

Il était temps de partir, et de quitter ce pays.

x

« Dis papa, je peux choisir des voitures grises ? »

« Ah non ! Tout sauf ça !... Choisis la couleur que tu veux, mais pas le gris!

## SOMMAIRE

EXTERIEUR, 1 : VOITURES ET VILLES GRISES.....	3
INTERIEUR, 2 : LA PENSEE GRISE .....	16
RAMIFICATIONS,3: GRIS DE FEMME, GRIS DE JEUNE .....	29
SOUS-BASSEMENTS, 4: METAPHYSIQUE GRISE DES CAUSES.....	39
ECHAPPEE VERS LES CIEUX, 5 : ESTHETIQUE DU GRIS ET DU DEPART .....	51